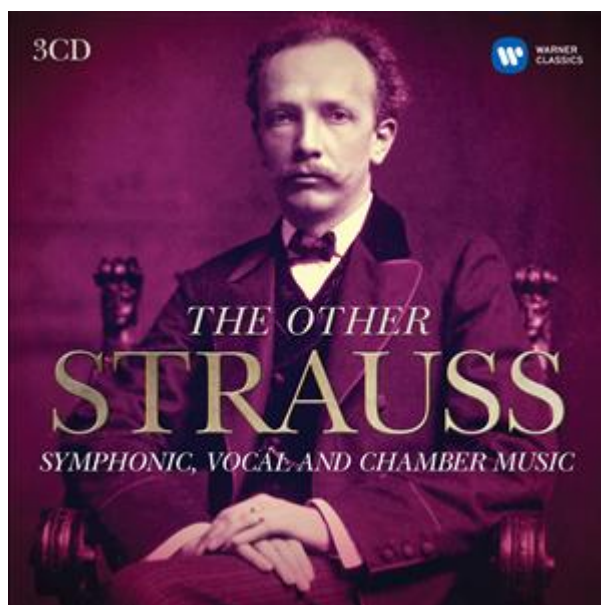


CD. Richard Strauss : the other Strauss (3 cd Erato).

CD. Richard Strauss : the other Strauss (3 cd Erato). Comme l'éditeur l'avait fait pour la centenaire Wagner ([coffret Wagner : The other Wagner](#)),

Warner récidive, a cherché dans ses archives plusieurs pièces oubliées : le résultat dépasse notre attente. Les révélations sont nombreuses dans ce coffret événement. Symphonique, vocal, chambriste, le programme des 3



cd contribue autrement et superbement à notre connaissance habituelle de Strauss, ajoutant au catalogue des oeuvres lyriques du compositeur bavarois, plusieurs pièces peu connues voire inédites qui pourtant défendent l'écriture straussienne avec panache et raffinement. **Le CD1** met l'accent sur les œuvres vocales avec l'apport le plus bénéfique : **Taillefer de 1902**, fresque médiévale (inspirée par la figure du ménestrel Taillefer compagnon de l'invasion normande par Guillaume la conquérant), pour très grand effectif, première incursion de Strauss dans le colossal... Michel Plasson dévoile en 1997 une partition dramatique et passionnée qui dévoile sa démesure dans la scène de bataille : écrite deux années avant Salomé, la pièce pour chœur, grand orchestre et trois solistes annonce les accomplissements lyriques à venir. Une vraie révélation. A l'inverse le plus intime Wandrers Sturmlied (chant du voyageur dans la tempête) de 1884 (Strauss a 19 ans) indique l'âme romantique et brahmsienne du jeune homme conscient après Goethe de son génie distinctif.

De Taillefer au Festliches Präludium... l'autre Strauss



CD2 : l'ampleur spatiale de **Festliches Präludium opus 61** pour grand orchestre et orgue montre le colossal straussien à son meilleur défendu par Sawalisch (live, 1993) ; le prélude du premier opéra Guntram opus 25 souligne combien le jeune Strauss se souvient de Rienzi, wagnérien encore submergé / envoûté par le modèle de son maître Wagner ; aussi convaincante la suite symphonique extraite par Strauss lui-même de La Femme sans ombre : Jeffrey Tate et le Philharmonique Rotterdam (1991-1992) s'y montrent inspirés, habiles à exprimer et le lyrisme moral faisant l'apologie de la compassion, et les déflagrations guerrières souvent chthoniennes en liaison avec la boucherie vociférante de la première guerre mondiale pendant laquelle l'opéra fantastique féérique conçu avec Hofmannsthal a été composé.

Le CD3 : dans le registre non plus orchestral mais intimiste et chambriste, le cd3 fait la part belle aux œuvres confidentielles par l'effectif mais tout aussi inspirées sur le plan musical et poétique. Comme chez Mahler, l'autobiographie occupe une place essentielle chez Strauss : pour preuve, en filigrane, le climat érotique (finale) de la fiévreuse **Sonate pour violon et piano de 1887** quand le compositeur s'enflamme pour sa future épouse, la soprano Pauline de Ahna : leur relation parfois houleuse, rendant compte d'un petit enfer domestique, inspirera encore bien des ouvrages, de la Femme sans ombre (scènes conjugales entre Brak et sa femme) à Intermezzo... Même entrain dans **la Sonate pour violoncelle** (opus 6), plus ancienne encore (1882) et qui pourrait témoigner de la passion du jeune Strauss pour l'épouse de son ami violoncelliste Hans Wihan... les versions sont très correctement défendues par d'ardents interprètes (Vadim Repin et Boris Berezovsky, en 2001 pour la Sonate violon/piano ; Mstislav Rostropovitch pour l'opus 6 en 1974). Coffret indispensable pour l'année 2014, marquant le 150ème

anniversaire de la naissance de Strauss.

Richard Strauss: The Other Richard Strauss. Coffret 3 CD
Warner classics 0825646349289.

Lire aussi [notre dossier Richard Strauss 2014](#)

CD. Brahms : Sonates pour violon et piano opus 78, 100, 108 (Corey Cerovsek, Paavali Jumppanen, 1 cd Milanollo recording)

CD. Brahms : Sonates pour violon et piano opus 78, 100, 108 (Corey Cerovsek, Paavali Jumppanen, 1 cd Milanollo recording). Ce remarquable cd souligne avec une sensibilité intense, très finement partagée la proximité de Brahms avec les

grands violonistes de son temps, Robert Heckmann, Jenő Hubay et surtout Joseph Joachim son grand ami avec lequel dans le déroulement de la forme Sonate, le compositeur créateur au piano de ses propres œuvres, semble communier en de secrètes introspections intimes... Les 3 Sonates choisies par le violoniste canadien Corey Cerovsek confirment aussi le génie de Johannes dans l'écriture chambriste : un chant personnel,



viscéral, profond et souvent incandescent qui explique combien les contemporains furent aussi touchés que nous par l'expression d'un romantisme versatile, à la fois si original et si flamboyant : Clara Schumann, la muse secrète et la femme de sa vie, bien que mariée à Robert Schumann, le maître et mentor de Johannes, avoue avoir pleuré de bonheur après avoir joué la première Sonate de ce programme très cohérent.

Brahms : le cœur et l'esprit

Les deux solistes s'accordent en style et en intonation réussissant après leur précédente intégrale des Sonates de Beethoven, ce nouveau jalon Brahmsien.

De fait, l'opus 78 (créé en novembre 1879) enivre pas sa grande richesse thématique, son unité organique nourrie par le principe de développement cyclique : l'œuvre est appelé aussi *Regenlied* car le motif du « chant de la pluie » précédemment composé, affleure dans les deux mouvements extrêmes, avec ce rythme pointé emblématique, un balancement entre cœur et esprit, tendresse maîtrisée et nostalgie d'un monde perdu (l'enfance et son innocence sacrifiée). Flexible, précis, fin, le violon de Corey Cerovsek se place d'emblée tel un acteur pilote, inscrivant sans démonstration mais avec une superbe élocution juste et sincère, l'élan irrépessible et irrésistible d'une musique écrite avec le sang. L'Adagio fait valoir la complicité des deux musiciens pour une immersion dans la pudeur et la profondeur d'une tendresse et d'une mélancolie schumanienne. Où le sombre et le grave atteignent une intensité quasi spirituelle.



Dans l'Opus 100 (créé en 1886), les interprètes étincellent plus encore en diffusant la santé lumineuse portée par la tonalité du la majeur : d'une unité aquatique elle aussi, voile non de pluie mais vitalité reconquise au bord du lac de Thun (près de Berne, d'où son titre Thuner Sonate). C'est une harmonie nouvelle, bienheureuse et parfois féerique dont le premier thème du mouvement initial emprunte à Wagner, le Preislied des Maîtres Chanteurs... La vitalité partagée et la connivence des deux instrumentistes se révèlent très habiles dans le caractère mêlé, troublant, ambivalent du 2ème mouvement, à la fois scherzo et andante – versatilité

schumanienne des humeurs là encore. Ils expriment idéalement l'entrain extatique mais aussi si tendre du Finale.



Pièce d'ampleur (4 mouvements) et d'une passion personnelle emblématique totalement accomplie, **l'Opus 108** (créé en décembre 1888) est ici le plus récent ouvrage et celui qui synthétise magistralement ce chant intérieur, tragique, rugissant, mélancolique d'un Brahms hypersensible. Le ré mineur marque l'essor d'un nouveau printemps, indice d'une fougue irrépressible qui colore les œuvres de maturité. Agilité éloquente et lumineuse dans le premier mouvement malgré ses défis polyphoniques innombrables, grâce poétique d'une rêverie énigmatique dans l'Adagio, fantastique échevelé et à l'élocution arachnéenne du 3, enfin magnifique exposition et réitération des 5 thèmes faisant l'esprit flamboyant et conquérant du dernier mouvement (Presto agitato), le jeu des interprètes éclaire sans lourdeur ni démonstration la trame dense, le chant tourmenté, incandescent à force de gravité parfois sourde voire âpre, l'élan ardent d'une écriture qui profite ici de leur légèreté sensible. Le violon et le piano en pleine affinité s'accordent au diapason d'une sincérité tendre et viscérale, ayant ses aspérités panique comme ses cimes de plénitude extatique. Rien n'est nettement dissocié ni clairement distinct dans la tragédie brahmsienne : la tristesse y épouse la tendresse ivre la plus jubilatoire. L'ardente énergie qui anime chacun des musiciens se révèle souvent irrésistible, d'une chaleureuse complicité, d'une intelligence musicale qui coule comme un miel électrique. La gestion mesurée et très ténue des climax lyriques emporte l'adhésion par son élégance et sa grande fluidité expressive. La compréhension des trois partitions est évidente, et le résultat, enivrant. Superbe programme.

Johannes Brahms : Sonates pour violon et piano opus 78, 100, 108 (Corey Cerovsek, violon Milanollo, Stradivarius de 1728. Paavali Jumppanen, piano. 1 cd Milanollo recording). Durée :

1h03. Enregistrement réalisé à La Chaux de Fonds (Suisse), en mars 2013. Parution annoncée le 2 avril 2014.

lien [vers la vidéo](#)

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra-Comique, le 24 mars 2014. Jean-Philippe Rameau : Platée. Marcel Beekman, Edwin Crossley-Mercer, Simone Kermes, Cyril Auvity, Marc Mauillon. Paul Agnew, direction artistique. Robert Carsen, mise en scène

Robert Carsen est omniprésent à Paris cette saison. Une Elektra à l'ONP pour débiter l'année lyrique, suivie par son Alcina désormais bien connue à Garnier, et, conjointement, La Flûte Enchantée à Bastille tandis que

la Salle Favart présente sa nouvelle production de Platée de Rameau. La question se posait : n'était-ce pas un peu trop ?



Reconnaissons-le tout de go : nous craignons pour cette mise en scène, tant pour son angle de vision que pour son inspiration, la source pouvant se tarir en étant employée à un tel régime. En outre, comme sans doute bien des mélomanes dans la salle, les images de la production de Laurent Pelly, désormais presque indissociable de cette œuvre, risquaient de se révéler tenaces devant les yeux.

Nymphe de la mode

Et pourtant, après un prologue qui demande un temps d'adaptation, celui de la plongée dans un univers nouveau et l'accoutumance à une atmosphère inédite, ce spectacle fonctionne à merveille.

Le monde qu'invoque **Robert Carsen**, celui de la mode, superficiel et clinquant, où l'apparence et les faux-semblants règnent en maîtres, résonne comme un écho à la cour de Louis XV que ridiculise le compositeur dans cette satire.

On se plait à reconnaître Anna Wintour, la rédactrice en chef du magazine Vogue, dans la foule occupant le plateau, et le tonnant Jupiter devient un sosie extrêmement convaincant de Karl Lagerfeld portant dans ses bras son éternel chat blanc.

Platée, qui malgré ses coassements en musique n'est en réalité pas désignée dans le livret comme une grenouille, devient ici la pensionnaire brimée d'un établissement chic, vaniteuse et sans-gêne, vilain petit canard trop facile à berner. La scénographie, brillante et chic, caricature – à peine – la décoration à la mode dans les milieux branchés, façon Fashion Week, miroirs nombreux, mobilier transparent et lumières éclatantes. La direction d'acteurs, précise et d'une grande justesse, évite, comme sait le faire Carsen, toute vulgarité, jusqu'à l'orgie du troisième acte, chorégraphiée avec juste ce qu'il faut d'érotisme par Nicolas Paul. Les danseurs s'intègrent ainsi parfaitement à l'action, en des ballets drôles et décalés, mais toujours en situation.

On se souviendra longtemps de cette nymphe dévoilée et raillée par la fureur de Junon, achevant l'œuvre en sous-vêtements, honteuse dans sa quasi-nudité sous le regard cruellement moqueur de la foule, utilisant son dernier geste pour se suicider, mettant enfin un terme à ses tourments. Une ultime image forte, montrant la méchanceté humaine dans sa bêtise la plus crue.

Très belle également ... la distribution. Aux côtés de la fraîche Thalie de **Virginie Thomas** et du Satyre / Mommus désopilant de **João Fernandes**, la Junon à la jalousie brûlante d'**Emilie Renard** ressemble à s'y méprendre à Coco Chanel et réussit à merveille une composition de très belle tenue. On salue également la superbe Clarine d'Emmanuelle de Negri, toujours irréprochable dans ce répertoire.

Marc Mauillon provoque l'hilarité en Cithéron devenu serveur que poursuit de ses assiduités la reine des marais, et le rôle coule idéalement dans cette voix au timbre si particulier, tenant à la fois du ténor et du baryton.

Excellent Mercure de **Cyril Auvity**, percutant et beau diseur, parfaitement à sa place.

On attendait avec impatience **la Folie de Simone Kermes**, l'enthousiasme se révèle finalement relatif. Non que cette vocalité ne lui convient pas, bien au contraire. Ce pastiche de style italien ramène la soprano allemande à son répertoire de prédilection, et c'est justement pour cela que le rôle nous apparaissait comme idéalement écrit pour elle. Las, elle a semble-t-il écouté attentivement l'interprétation qu'en a inventé Marc Minkowski tout en tentant de s'en affranchir, sans pour autant trouver sa propre voie, ce qui nous vaut un « Aux langueurs d'Apollon » bien sage, à la diction française fragile et aux variations chiches, un comble pour une chanteuse autant encline à tout oser quitte à franchir allègrement les limites du bon goût. Par ailleurs, après une entrée remarquée en clone de Lady Gaga, c'est vêtue d'une conventionnelle robe de concert verte qu'elle entonne prudemment cet air..., avant de revenir vêtue telle une Marie-

Antoinette de bal masqué, dans un costume paraissant tout droit sorti d'une pochette d'un de ses propres disques. Il faudra attendre le troisième acte, son irremplaçable chevelure rousse enfin rendue à sa liberté, et l'air « Amour, lance tes traits » pour que la chanteuse redevienne enfin elle-même, osant vocalises, contre-notes et cadences improbables. Il était temps !

Irrésistible en couturier au catogan, **Edwin Crossley-Mercer** ne fait qu'une bouchée de l'écriture du roi des Dieux, déployant en Jupiter sa grande et belle voix de baryton, octaviant cependant certains graves et assombrissant par instants inutilement une émission d'ordinaire plus mordante, au détriment parfois de la limpidité du texte.

On admire sans réserve la naïade disgracieuse du ténor néerlandais **Marcel Beekman**, terriblement attachante et émouvante. Que dire, sinon qu'il incarne à merveille cette femme à la naïveté désarmante, ridicule à force à force d'aveuglement ? Le chanteur offre une saisissante performance de comédien, où l'on se prend à oublier que c'est un homme qui incarne une figure féminine, tant l'identification grandit durant la représentation à tel point qu'elle en devient évidente. Clair et sonore, son instrument à la couleur très personnelle paraît tout destiné à cet emploi, permettant mille nuances, utilisant tous ses registres et servant un français digne d'éloges. L'émotion affleure sans cesse derrière l'humour, et la scène finale citée plus haut, interprétée à fleur de peau, reste le point culminant de la soirée, la promise bafouée apparaissant poignante dans son désespoir.

Remplaçant William Christie souffrant à la tête du chœur – impeccable de bout en bout – et de l'orchestre des **Arts Florissants**, **Paul Agnew**, grand interprète du rôle-titre, démontre sa connaissance profonde de l'œuvre, qu'il a pu roder de l'intérieur durant de longues années. Il cultive une pâte sonore ronde et généreuse, toujours vive mais sans précipitation ni acidité, peignant parfaitement les différentes atmosphères qui composent l'ouvrage, et emporte

musiciens et chanteurs dans un tourbillon sonore qui soulève l'enthousiasme.

Un très beau succès au rideau final, qui prouve qu'on peut encore aujourd'hui mont(r)er *Platée* autrement.

Paris. Opéra-Comique, 24 mars 2014. Jean-Philippe Rameau : *Platée*. Livret d'Adrien-Joseph Le Valois d'Orville, d'après la comédie de Jacques Autreau. Avec *Platée* : Marcel Beekman ; *Jupiter* : Edwin Crossley-Mercer ; *La Folie* : Simone Kermes ; *Thespis / Mercure* : Cyril Auvity ; *Momus / Cithéron* : Marc Mauillon ; *Amour / Clarine* : Emmanuelle de Negri ; *Junon* : Emilie Renard ; *Satyre / Mommuss* : João Fernandes ; *Thalie* : Virginie Thomas. Chœur et orchestre Les Arts Florissants. Paul Agnew, direction musicale. Mise en scène : Robert Carsen ; Décors et costumes : Gideon Davey ; Lumières : Robert Carsen et Peter van Praet ; Chorégraphie : Nicolas Paul ; Dramaturgie : Ian Burton

Compte rendu, opéra. Versailles. Opéra Royal, le 19 mars 2014. Leonardo Vinci : Artaserse. Vince Yi... Concerto Köln, Diego Fasolis, direction.

Dans la splendide programmation de l'Opéra Royal à Versailles, c'est une des plus belles créations baroques de la saison 2012/2013 que nous avons retrouvé ce soir : **Artaserse de Leonardo Vinci**. Cet opéra, est un véritable joyau perdu et

aujourd'hui retrouvé, grâce au travail de recherche de Max – Emmanuel Cencic, toujours en quête de nouveauté. Il fut composé par un calabrais méconnu du XVIIIe siècle, Leonardo Vinci, sur le livret de Pietro Metastasio. C'est sur l'une des scènes françaises les plus dynamiques, l'Opéra National de Lorraine à Nancy qu'il a revu le jour l'année dernière. Nous y étions et vous avons relaté toute la splendeur musicale et scénique qui nous avait été donnée d'entendre et de voir. Plus d'un an après, disons le tout de suite, non seulement cet Artaserse n'a pas pris une ride mais il s'est bonifié. Créé à Rome en 1730, il ne put être chanté que par des hommes y compris les rôles féminins. Conservant ce principe, c'est donc un plateau de contre-ténors qui nous est offert dans cette magnifique production.

Recréation mémorable

Pietro Metastasio a offert, à Vinci et aux castras, stars de la scène en son temps, un livret à la trame intensément dramatique. La constance des sentiments les plus nobles s'y



trouve confrontée à la noirceur si humaine d'un père épris de pouvoir et d'un amoureux éconduit, ainsi qu'aux doutes qui s'emparent des héros, face à une vérité multiple. Les interprètes trouvent ici, en transcendant la virtuosité la plus pure permise par la partition, des affects tragiques susceptibles d'offrir une véritable émotion, empreinte de mélancolie et de passion, au public.

Et si l'amour est évidemment présent, l'amitié, sentiment noble par excellence y tient un rôle majeur. C'est elle qui permet de parvenir à dénouer les machinations les plus cruelles et à un tout jeune empereur de vaincre les tourments qui lui sont imposés.

Un seul vers tient ainsi en son cœur la clé de la tragédie :« Mais je sais pour mon malheur/que l'amitié était

pour moi le choix du cœur/et pour vous une nécessité ». C'est l'amitié qui évite une fin tragique, permettant aux deux couples (Artaserse/Sémire – Arbace/Mandane, réciproquement frère et sœur) de trouver le bonheur et pour Artabane, le père félon, la rédemption.

Musique et texte sont d'une grande beauté, soulignons ici le très beau travail de traduction de Jean-François Lattarico. La mise en scène de Silviu Purcărete, extrêmement intelligente et percutante, souligne l'urgence et la violence des situations avec une fluidité qui suit avec brio, le rythme de la musique. Costumes exubérants et éclairages viennent participer avec justesse, au choix de la mise en abîme de ce théâtre dans le théâtre, où tout n'est qu'illusion, où la scène prend possession de l'acteur et du spectateur, nous emportant dans un monde merveilleux.

Un seul changement, mais non des moindres, intervient dans la distribution. Philippe Jarrousky, qui avait donné par sa sensibilité toute sa consistance au personnage d'Artaserse, est ici remplacé par un jeune contre-ténor d'origine américano-coréenne, Vince Yi. Même si ce dernier est encore dramatiquement un peu moins mûre, son timbre, sa technique, ses aigus qui scintillent comme les plus précieux des diamants, sans compter un réel panache lui permettent de vaincre très vite nos regrets. Voici un jeune homme promis à un très bel avenir.

Depuis Nancy, le reste de la distribution a acquis une maturité, qui fait de cet Artaserse un duel à fleurets mouchetés totalement incandescent. Les réserves que certains avaient pu émettre sur Juan Sancho (Artabano) et Yuriy Mylenko (Megabise) sont totalement soulevées tant chacun des chanteurs donne corps et âmes à ces deux rôles de méchants, tourmenté pour le premier, pervers pour le second. Tous deux sont des traîtres au délire flamboyant et d'une maîtrise vocale époustouflante.

Le timbre de Valer Barna Sabadus (Sémire, la sœur d'Arbace et l'amante d'Artaserse) a gagné en suavité et en profondeur. Dès l'acte I et son air « Torna innocente... », il est habité

par son personnage et l'on tombe sous le charme de cet oiseau de paix, vêtu de plumes blanches, aussi pur que ces intentions dans un monde de noirs sentiments.

Franco Fagioli (Arbase) à l'héroïsme tant vocal que scénique est étourdissant de virtuosité. Son morceau de bravoure tant attendu du public « Vo solcando un mar crudele » totalement maîtrisé, a déclenché un tonnerre d'applaudissements et plusieurs rappels. Avec un Max-Emmanuel Cencic – dans le rôle de Mandane- au timbre toujours aussi fascinant, à la rondeur veloutée, ils forment un couple qui ne peut que séduire. Dès le Duetto de l'acte I, leurs voix s'unissent en un legato aux envoûtantes volutes, sensuelles et doloristes.

Dans la fosse le Concerto Köln fait preuve d'une âme italienne et d'une splendeur dramatique rares. La direction de Diego Fasolis mélange de précision et de témérité, est un bonheur constant pour ce répertoire. A l'issue du concert c'est un véritable triomphe qui a été fait à l'ensemble des interprètes, acteurs d'une soirée inoubliable.

Versailles. Opéra Royal, le 19 mars 2014. Leonardo Vinci (1690 – 1730) : Artaserse; opéra en trois actes sur un livret de Pietro Metastasio. Artaserse, Vince Yi ; Mandane, Max-Emmanuel Cencic ; Artabano, Juan Sancho ; Arbace, Franco Fagioli ; Semira, Valer Barna Sabadus ; Megabise : Yuriy Mylenko. Concerto Köln, Diego Fasolis, direction. Silviu Purcărete, mise en scène et lumières. Décors, costumes, lumières : Helmut Stürmer. Lumières, Jerry Skelton

**Compte rendu, opéra.
Toulouse. Théâtre de Capitole,
le 14 mars 2014. Pietro
Mascagni (1863-1945):
Cavalleria Rusticana; Ruggero
Leoncavallo (1858-1919):
Paillasse. Nouvelle
production du Capitole.
Yannis Kokkos: mise en scène.
Tugan Sokhiev, direction**



Si l'association de Cavalleria et Paillasse ne brille certes pas par l'originalité, il faut reconnaître que l'efficacité du dispositif toulousain est totale. Impossible de résister à Toulouse à cette version magnifique des deux opéras en un acte. Il est certain que le concision et la concentration obtenue par cette contrainte ont mobilisé le meilleur génie de chacun des compositeurs dont aucun des autres opéras n'a obtenu le succès de ce duo étrange. Et lorsque tous les moyens sont utilisés le résultat est là. Cavalleria Rusticana ouvre la soirée avec, dès les premières mesures de son magnifique prélude, la certitude de vivre un grand moment de musique. L'orchestre a des sonorités d'une plénitude symphonique inhabituelle au fond d'une fosse. Les cordes en particulier sont brillantes autant qu'émouvantes dans les longues phrases de Mascagni.

Mascagni : Bravo, bravissimo ! ...

Tugan Sokhiev est un orfèvre qui tout au long de la soirée a à coeur de rendre le drame autant que la beauté plastique des partitions. C'est dans Cavalleria que sa direction précise et souple fait merveille offrant toutes les beautés de la partition, ciselées et irrésistibles jusque dans la manière d'assumer une forme de grandiloquence. Portés par une telle beauté, les artistes chantent avec une grande élégance et une tenue inhabituelle dans ce répertoire. Le Turrido de Nikolai Shukoff est époustouflant de présence et l'acteur sait rendre le tourment qui habite ce rôle plus complexe qu'il n'y paraît. Vocalement le ténor a des moyens considérables (ceux d'un véritable heldenténor) qu'il adapte parfaitement à l'opéra

italien. Face à lui la Santuzza d'Elena Bocharova a un jeu plus conventionnel mais surtout un engagement vocal si considérable qu'elle évoque un peu la projection droite et volcanique dont était capable Fiorenza Cossoto. Leur duo est marqué par une théâtralité associant un jeu très physique et un engagement vocal sans limites. Aucun des deux chanteurs, ne ménageant pourtant jamais sa voix, n'est pris en défaut. La Mamma Lucia d' Elena Zilio est à la fois présente vocalement dans les ensembles, ce qui face aux héros aux voix de stentor n'est pas rien, et très émouvante dans ces très courtes interventions face à Santuzza et Turridu. André Heyboer en Alfio est capable de rendre perceptible toute l'humanité de son personnage un peu sacrifié. Vocalement il sait tenir face à toute les exigences du rôle avec une voix pleine et sûre. La Lola de Sarah Jouffroy est aguicheuse à souhait.

L'orchestre durant tout l'opéra a une place très importante offrant un miroir à l'âme si tourmentée de Santuzza. La beauté sonore est totalement captivante ainsi que le drame dont Tugan Sokhiev met en valeur chaque instant. L'Intermezzo restera longtemps dans les mémoires. La production de Yannis Kokkos qui assure mise en scène, décors et costumes, est très cohérente respectant les didascalies. La Sicile archaïque et religieuse est présente avec une église très écrasante et des escaliers habiles pour les mouvements de foule. Un travail très respectueux qui mobilise le drame a chaque moment.

Les mêmes éléments de décors sont utilisés pour Paillasse, la place de l'église servant de scène pour les saltimbanques. Là c'est l'engagement dramatique et théâtral de Tugan Sokhiev qui porte la partition à l'incandescence du drame le plus implacable. La folie meurtrière qui s'empare de Canio, obligé de jouer son tourment privé sur scène arrache des larmes dans son implacabilité. Le ténor géorgien Badri Maisuradze, habitué du Bolchoï, a tout à la fois une voix puissante et parfaitement maîtrisée et un engagement scénique quasi viscéral qui convient parfaitement à ce personnage si malheureux, incapable de résister à sa violence. La

performance vocale est à la hauteur de son jeu. La Nedda de Tamar Iveri est un papillon pris au filet qui n'arrivera pas à s'échapper malgré son courage et sa détermination. La composition de la cantatrice, habituée aux rôles nobles et tristes, la rend méconnaissable de légèreté. Son art vocal lui permet avec délicatesse de vocaliser comme d'exprimer puissamment ses sentiments et sa révolte. En Tonio, Sergey Murzaev est très troublant capable de la plus grande vilénie comme d'une émotion noble dans le prologue.

C'est vraiment le théâtre qui domine Paillasse dans cette interprétation qui avance inexorablement vers le drame final. Avec cette éternelle question du jeu social si difficile à tenir dans les moments de tourments personnels, le théâtre dans le théâtre pirandellien dans Paillasse fait toujours son effet fulgurant. Les très belles lumières nocturnes de Patrice Trottier s'ajoutent à la cohérence du travail de Yannis Kokkos. Les chœurs dont la maîtrise sont très efficaces dans leurs courtes interventions et d'une belle présence scénique.

Drame et passions se sont développés avec puissance pour un public pris par les beautés de ces partitions envoûtantes. Chacune a retrouvé une noblesse irrésistible sous la baguette de Tugan Sokhiev dans une production belle et respectueuse des éléments consubstantiels aux mélodrames. Un grand succès pour cette production capitoline !

Toulouse. Théâtre de Capitole, le 14 mars 2014. Pietro Mascagni (1863-1945): Cavalleria Rusticana; Ruggero Leoncavallo (1858-1919): Paillasse. Nouvelle production du Capitole. Yannis Kokkos: Mise en scène, décors et costumes; Patrice Trottier : Lumières; Anne Blancard : Dramaturgie. Avec : Elena Bocharova, Santuzza; Sarah Jouffroy, Lola; Nikolai Schukoff, Turiddu ; André Heyboer, Alfio; Elena Zilio, Mamma Lucia; Badri Maisuradze, Canio ; Tamar Iveri, Nedda; Sergey Murzaev, Tonio; Mikeldi Atxalandabaso, Beppe ; Mario Cassi, Silvio. Chœur et Maîtrise du Capitole, Alfonso Caiani direction;

Orchestre national du Capitole. Tugan Sokhiev, Direction musicale.

Illustration : © P. Nin 2014

Platée de Rameau par Les Arts Florissants

Platée de Rameau par Les Arts Florissants.

Culturebox, le 27 mars

2014, 20h. Opéra live web. A

défaut d'une tragédie

lyrique d'ampleur tels

Dardanus, Les Borréades,

Castor et Pollux, voici la

comédie lyrique la plus

déjantée du XVIIIème siècle

portée par la savante

facilité des Arts

Florissants, spécialistes

inatteignables de Rameau

depuis des années. Dans la

fosse de l'Opéra Comique,

William Christie

précédemment annoncé est

remplacé par Paul

Agnew. **Laide mais sincère et**

même désarmante, Platée

nymphes des marais ... retourne l'Olympe de la mode. Les dieux

sont infâmes et leur victime rien que ... divinement humaine.

Une apothéose en somme. Et contre toute attente, c'est la

moins sophistiquée de tous qui triomphe. Il y a certainement

un peu de Rousseau chez Rameau même si l'écrivain philosophe,

partisan du bon sauvage, fut le rival trop jaloux du

compositeur érudit. Face aux dieux et leur suite invités ici

(une parodie de Cour), la figure naturelle de la nymphe issue

du marais remporte les lauriers de la sincérité et de la

vérité. Un joyau au royaume du clinquant et du factice.

Carsen récidive ainsi chez Rameau: comme il l'avait fait des

Borréades, pas de costumes ni de décors ou machineries XVIII

ème mais une actualisation chic (très parisienne) convoquant

les icônes de la fashion Week. Au sommet d'une Olympe

rhabillée, Junon – Coco Chanel et Jupiter – Lagerfeld vivent



le nouvel avatar de leur déroute conjugale au détriment de la mortelle Platée dont la laideur et la naïveté font les délices d'une clique arrogante et cynique.

En pointant du doigt la face hideuse de la batracienne Jupiter moralisateur entend souligner combien la jalousie de Junon est déplacée. .. un tel laideron fiancée de Jupiter ? Et tous de s'étrangler d'un rire persifleur qui pourtant se retourne contre ceux qui l'ont proclamé. La laideur morale assassine les arrogants. Lire notre [critique complète de Platée de Rameau par Les Arts Florissants](#) : ... « la Platée des Marais renverse l'Olympe de la mode ».

VIDEO. Reportage : Platée de Rameau par Paul Agnew et Jean-Claude Malgoire (2013)

VIDEO. Reportage : Platée de Rameau par Paul Agnew et Jean-Claude Malgoire. Platée 2013... Chef-d'oeuvre lyrique du règne de Louis XV, et à vrai dire d'un genre poétique totalement inclassable, Platée de Jean-Philippe Rameau (1745) reprend du service dans la mise en scène et l'univers visuel du chorégraphe François Raffinot. Le créateur plasticien avait déjà réalisé une première production de l'ouvrage avec Jean-Claude Malgoire... en 1988. Le directeur et fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing parle de "beauté infernale", soulignant le bouillonnement inventif et volcanique de l'orchestre ; François Raffinot s'intéresse au profil humain, pathétique et touchant de Platée comme à la charge barbare et cynique de l'ouvrage où s'impose la figure centrale et omniprésente de la Folie. Entre mouvements incessants des danseurs, superbe incarnation de Paul Agnew dans le rôle-

titre, et fosse d'une irrésistible invention, la nouvelle production de *Platée* confirme le génie inclassable de Rameau...

Compte rendu, opéra. Paris. Rameau : *Platée* à l'Opéra Comique (Les Arts Florissants), le 20 mars 2014. Paul Agnew, direction. Robert Carsen, mise en scène

Compte rendu, opéra. *Platée* par Les Arts Florissants. **Laide mais sincère et même désarmante, *Platée* nymphe des marais ... retourne l'Olympe de la mode.** Les dieux sont infâmes et leur victime rien que ... divinement humaine. Une apothéose en somme. Et contre toute attente, c'est la moins sophistiquée de tous qui triomphe (malgré sa mort finale). Il y a certainement un peu de Rousseau chez Rameau même si l'écrivain philosophe, partisan du bon sauvage, fut le rival trop jaloux du compositeur érudit. Face aux dieux et leur suite invités ici (une parodie de Cour), la figure naturelle de la nymphe issue du marais remporte les lauriers de la sincérité et de la vérité. Un joyau au royaume du clinquant et du factice.



Robert Carsen récidive ainsi chez Rameau: comme il l'avait fait des *Borréades*, pas de costumes ni de décors ou machineries XVIII ème mais une actualisation chic (très parisienne) convoquant les icônes de la fashion Week. Au

sommet d'une Olympe rhabillée, Junon – Coco Chanel et Jupiter – Lagerfield vivent le nouvel avatar de leur déroute conjugale au détriment de la mortelle Platée dont la laideur et la naïveté font les délices d'une clique arrogante et cynique. En pointant du doigt la face hideuse de la batracienne Jupiter moralisateur entend souligner combien la jalousie de Junon est déplacée. .. un tel laideron , fiancée de Jupiter ? Et tous de s'étrangler d'un rire persifleur qui pourtant se retourne contre ceux qui l'ont proclamé. La laideur morale assassine les arrogants. Et Platée rayonne enfin par une beauté imprévue.

La Platée des Marais renverse l'Olympe de la mode ...

La dupe ici est la nymphe dont la face boursouflée est proportionnelle à son humanité: et l'on comprend in fine que les vulgaires et les plus méprisables sont bien les mieux fardés. Grâce à l'exemplaire performance du ténor travesti dans le rôle-titre, sur les traces du fameux Jelyotte-interprète adulé par Rameau qui lui réservera ses plus grands rôles, **Marcel Beekman** exprime à Paris après Vienne, avec une générosité tendre, emblème des innocents admirables, toute la justesse sincère si humaine de la nymphe odieusement raillée.



La formule fait recette depuis longtemps chez le metteur en scène canadien : il aime épingler la méchanceté perverse des dieux et des hommes... monde barbare, ironique des courtisans et de leurs souverains, -habitué en nantis méprisants aux suites des Palaces internationaux, aux cocktails à coupes de champagne et petit fours, contrastant ici avec la naïveté si touchante de leur victime.

Rameau appelle même à la rescousse en un tableau déjanté (poétiquement le plus fort) La Folie ayant ravi la lyre d'Apollon : en démontrant (et singeant parfois) la facilité de la musique à exprimer toutes les facettes des passions humaines, le compositeur prend acte et témoigne du dérèglement collectif qui pilote la terrifiante hypocrisie des sociétés fussent-elles divines. Ces dieux qui raillent et ironisent, sont trop mortels et d'un soin si vulgaire. .. Rameau et son librettiste feraient-ils sous couvert de comédie déjantée, la satire de la Cour versaillaise comme celle du genre humain ? Hélas, celle qu'on attendait, Simone Kermes, dans un rôle taillé pour sa démesure bouffonne déçoit : comme emblème de

l'artifice ici omniprésent, son chant tombe à plat, ses rires et ses accents, comme son français pétaradent (et s'enlisent) sans vérité : de Lady gaga, la diva dépassée reste un artefact sans chaleur. Le constat est d'autant plus regrettable que sa performance dans le rôle de la Comtesse de Nozze de Mozart (cd récent publié par Sony classical) sous la baguette de Currentzis, présente les mêmes dérapages dommageables : affêterie, surenchère, préciosité mécanique... un contre sens chez Rameau.

Tout ce que ce monde divin/terrestre compte en rituels factices et creux se dévoile sur la scène de Carsen, conçu tel un vaste miroir aquatique -les miroirs citent l'eau du marais de la nymphe abusée. En outre, la transparence des miroirs, l'accumulation des plastics sans âme renforce ce vide criant d'un monde qui a pourtant l'horreur du néant. A mesure que l'action se réalise, fashion King and Queen sans omettre leurs serviles petites mains, se noient dans leur propre fange cynique quand à l'inverse c'est Platée qui s'élève. .. par son humanité coassante magnifique. Burlesque, comique et tragique, sincère surtout, voici le rôle le plus délirant et le plus attachant du théâtre ramélien. Il est magistralement incarné ici.

✘ En faisant la satire du genre humain, Rameau permet au vengeur Carsen, nettement du côté de Platée, de dénoncer l'artifice ritualisé organisé en singeries sociales. C'est tout le milieu de la mode qui en prend pour son grade. .. il aurait été prometteur de pousser plus loin les références et l'analogie. Pourquoi n'avoir pas convoquer l'impératrice du bon goût déclaré loi divine, la fabuleuse Anna W. qui règne de façon hallucinante à chaque fashion Week? La figure aurait ajouté à une étonnante galerie de portrait. Remplaçant William Christie souffrant, **le chef associé des Arts Florissants, Paul Agnew**, chef ardent à l'indéniable souffle dramatique, défend avec panache, flexibilité et des couleurs ciselées, une partition qu'il connaît bien pour en avoir été le premier

chanteur, incarnant la sublime Platée sous la baguette de Minkowski il y a quelques années au Palais Garnier (mise en scène de Laurent Pelly), sous la baguette plus récente encore de Jean- Claude Malgoire à Tourcoing en 2013... voir [notre reportage vidéo : Platée à Tourcoing par Paul Agnew et Jean- Claude Malgoire.](#)

Performance vocale et musicale riche en couleurs, lignes claires, défilé subtilement nuancé et fortement caractérisé, scénographie tirée à quatre épingles parfois trop accessoirisée à force de volonté parodique, cette Platée chic choc réussit son coup et forçant la charge satirique du divertissement comique conçu par le génial Rameau de 1745.



A l'affiche de l'Opéra Comique à Paris jusqu'au 30 mars 2014.

[En direct sur culturebox, le 27 mars 2014](#), 20h. Lien direct sur la page [Platée en direct depuis l'Opéra Comique sur le site culturebox](#) (puis disponible après le direct jusqu'au 10 octobre 2014).

A ne pas manquer, la conférence concert Platée par William Christie et les chanteurs de la production (« [la leçon de William Christie](#) »), même lieu, le 28 mars 2014, 20h.

Illustrations : © Monika Rittershaus 2014 (Opéra de Vienne). Platée au bras de Jupiter en promise éberluée ; Jupiter Lagerfield et ses doubles narcissiques en miroir...

Poitiers, TAP : concert Ravel, Ibert, Offenbach. Orchestre Poitou-Charentes, le 20 mars 2014



Poitiers, TAP. Concert Offenbach, Ravel, Ibert, Le 20 mars 2014 ... [\(auditorium, 19h30. Fayçal Karoui, direction\)](#). Orchestre Poitou-Charentes. Pour l'anniversaire du début de la grande guerre, l'Orchestre Poitou-Charentes interprète Le Tombeau de Couperin de Ravel, -

introspection historicisante, une œuvre écrite à partir de 1914. Les six pièces qui la composent sont un hommage à des amis de Ravel morts au front, dans une forme qui rappelle la musique baroque Grand Siècle, emprunte de nostalgie, d'élégance et de raffinement (dans les couleurs instrumentales), de poésie surtout, méditative et pudique. Le programme croise ensuite le raffinement du Concerto pour flûte d'Ibert (soliste : Magali Mosnier, flûte) et la fièvre légère et élégante de Manuel Rosenthal quand il adapte en un florilège irrésistible, les rythmes trépidants d'Offenbach. Même légère, la musique française sait séduire par sa subtilité toutes en couleurs.

programme :

Ravel : Le Tombeau de Couperin

Ibert : Concerto pour flûte (soliste : Magali Mosnier, flûte)

Offenbach / Manuel Rosenthal : La Gaîté parisienne

Poitiers, TAP. Concert Offenbach, Ravel, Ibert. Orchestre Poitou-Charentes. [Le 20 mars 2014 \(auditorium,](#)

[19h30\), \(Fayçal Karoui, direction\).](#)

Informations
Réservations

Compte rendu, opéra. Tours. Grand Théâtre, le 18 mars 2014. Benjamin Britten : The Turn of the Screw. Isabelle Cals, Hanna Schaer, Cécile Perrin, Jean-Francis Monvoisin. Ariane Matiakh, direction musicale. Dominique Pitoiset, mise en scène

Initiative courageuse de la part de l'Opéra de Tours que de monter The Turn of the Screw – Le Tour d'écrou – de Britten, ouvrage encore insuffisamment joué dans l'Hexagone. Composé d'après la nouvelle du même nom écrite par Henry James et créé à la Fenice de Venise en septembre 1954, cet opéra en deux actes et un prologue nous



narre les déboires d'une gouvernante – dont on ne saura jamais le nom – aux prises avec les esprits des anciens serviteurs de la maison désireux d'entraîner avec eux les deux enfants dont elle a nouvellement la garde. Une intrigue propice aux audaces harmoniques et aux couleurs inquiétantes, dont a parfaitement tiré parti le compositeur, créant une atmosphère angoissante, dont l'étau se resserre tel un écrou toute la soirée durant, pour un moment fort de vrai théâtre musical. C'est par un long silence que la représentation débute, laissant résonner le théâtre de tous ses murmures comme autant de fantômes, et ce n'est qu'ensuite que la musique peut occuper l'espace sonore.

Un Tour de très haut niveau

La maison tourangelle a servi cette pièce avec les honneurs qu'elle mérite, réunissant une distribution en tous points exemplaire et aux vocalités généreuses. Isabelle Cals coule sans effort son superbe soprano dans le personnage tourmenté de la Gouvernante, déployant sa voix riche et ronde, incarnant parfaitement cette figure complexe, dont on ignore si les spectres ne naissent pas uniquement dans son imagination.

Elle est secondée par une Hanna Schaer idéale en Mrs Grose, un rôle qu'elle a déjà incarné de nombreuses fois. On ne peut que se réjouir devant la fraîcheur et la puissance de la voix de la mezzo suisse – qualités que sa Mistress Benson dans Lakmé ne laissait pas soupçonner – ne faisant qu'un avec ce personnage dépassé par les événements et tout de tendresse maternelle.

Superbe également, le couple fantomatique. Cécile Perrin incarne une Miss Jessel à l'âme torturée, mélancolique et effrayante à la fois, à la présence scénique aussi magnétique que son instrument large et étendu, emplissant sans effort la salle. A ses côtés, Jean-Francis Monvoisin joue des particularités de son timbre pour dépeindre un Peter Quint menaçant, utilisant toutes les possibilités de sa voix pour un résultat saisissant. Et ce tableau ne serait pas complet sans deux enfants très convaincants, dont la performance est à

saluer : Louise Van der Mee et Samuel Miles, tous deux d'une crédibilité redoutable, jusqu'aux couleurs inquiétantes qu'ils parviennent à trouver, notamment le jeune garçon, aussi ambigu qu'insondable.

Tous se révèlent en outre stylistiquement impeccables, et s'expriment dans un anglais au-dessus de tout reproche, une performance pour une distribution exclusivement francophone.

Et c'est avec évidence que les chanteurs évoluent dans la mise en scène réglée au cordeau par Dominique Pitoiset. Le scénographe a imaginé un lieu unique, le salon d'une maison des années 60 à la décoration sobre et dont la grande baie vitrée donne sur un petit jardin enneigé, au haut mur bordé de thuyas. Un véritable huis clos rendu plus étouffant encore par les éclairages remarquables de Christophe Pitoiset. La direction d'acteurs se révèle à la hauteur du cadre de scène, éblouissante de précision et de tension, tout temps mort paraissant interdit, sinon impossible.

Dans la fosse, les treize musiciens de l'Orchestre Symphonique Région Centre-Tours s'en donnent à cœur joie, chacun en position de soliste, et créent avec un plaisir évident les ambiances irrespirables imaginées par Britten. Participant activement au drame, Ariane Matiakh couve les instrumentistes de sa baguette et leur insuffle son énergie, prenant cette partition, qu'elle dirige pour la première fois, très à cœur. Une très belle soirée d'opéra, un ouvrage dramatiquement et musicalement très fort, de grandes voix, une mise en scène intelligente ainsi que des musiciens profondément impliqués, que demander de plus ?

Tours. Grand Théâtre, 18 mars 2014. Benjamin Britten : The Turn of the Screw. Livret de Myfanwy Piper, d'après la nouvelle éponyme de Henry James. Avec La Gouvernante : Isabelle Cals ; Mrs Grose : Hanna Schaer ; Miss Jessel : Cécile Perrin ; Narrateur / Peter Quint : Jean-Francis Monvoisin ; Flora : Louise Van der Mee ; Miles : Samuel Mallet. Chœurs de l'Opéra de Tours ; Chef de chœur : Emmanuel

Trenque. Orchestre Symphonique Région Centre-Tours. Ariane Matiakh, direction musicale ; Mise en scène et scénographie : Dominique Pitoiset ; Costumes : Nathalie Prats ; Lumières : Christophe Pitoiset ; Assistant mise en scène : Stephen Taylor ; Chef de chant : Matthieu Le Levreur.